

# LIBÉREZ BLONDIN !

Par Jérôme Leroy

**Un quart de siècle après sa mort, il est temps d'enterrer la fausse légende du saint buveur et les images pieuses colportées par les néo-néo-hussards. Pour retrouver, enfin, Blondin écrivain.**

Il ne faut laisser dire à personne que 25 ans est le plus bel âge de la mort. La preuve par Antoine Blondin, disparu le 7 juin 1991 à son domicile de la rue Mazarine. Il est aujourd'hui réduit à une légende et c'est toujours ennuyeux pour un écrivain. Une légende dispense de vous lire. Quelques clichés d'une panoplie littéraire pour néo-néo-néo-hussards continuent à circuler comme des mots de passe bien sympathiques mais, à la longue, ils feraient oublier que Blondin était d'abord un grand écrivain et, de surcroît, un grand écrivain détruit par l'alcool. Il n'a d'ailleurs jamais voulu faire l'apologie de l'ivresse comme il le déclarait lui-même à propos d'*Un singe en hiver* : « *Il ne s'agit pas ici d'un plaidoyer pour la boisson ni même de lui fournir une justification. À la rigueur, j'admets que j'ai peut-être voulu expliquer certains mécanismes qui induisent des êtres à boire.* »

Faire de lui le Socrate vieillissant des bars du 6<sup>e</sup> arrondissement, le saint buveur qui recherchait les « verres de contact », selon sa jolie expression, c'est refuser de voir d'abord une déchéance dont les témoins furent nombreux et, pour les plus honnêtes d'entre eux, nous laissent une vision beaucoup moins lyrique. Le 21 mai 1993, Michel Déon, qui formait avec Blondin, Nimier et Laurent le noyau historique de ceux que Bernard Frank avait appelés les hussards pour mieux les assassiner, déclarait : « *L'homme avili que j'ai croisé ce jour-là rue Mazarine, le presque clochard à demi édenté, au visage déformé par l'alcool, à la démarche titubante et au vin mauvais, ce n'était pas Blondin.* » Même son de cloche, sur ces dernières années, de la part de Christian Millau qui se souvient dans son *Galop des*

